



HAL
open science

Frère Zacharie de Vitré Récollet, Les Essais de méditations poétiques sur la passion, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, édition de Lance Donaldson-Evans (2015)

David Gilbert

► **To cite this version:**

David Gilbert. Frère Zacharie de Vitré Récollet, Les Essais de méditations poétiques sur la passion, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, édition de Lance Donaldson-Evans (2015). Dix-septième siècle, 2017, 274, pp.182-184. hal-04666730

HAL Id: hal-04666730

<https://hal.science/hal-04666730v1>

Submitted on 6 Aug 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Frère Zacharie de Vitré Récollet, *Les Essais de méditations poétiques sur la passion, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, édition de Lance Donaldson-Evans, Paris, Classiques Garnier, Bibliothèque du XVII^e siècle, n° 22, 2015, 378 pages, un volume, 15 x 22 cm.

(Compte rendu publié dans *XVII^e siècle*, janvier 2017, n° 274, p. 182-184)

Habituellement attribués au frère Zacharie, religieux récollet du couvent de Vitré, les *Essais de méditations poétiques sur la passion, mort et résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, publiés en 1659 à Paris et en 1660 à Lyon, sont un ensemble de 429 poèmes, le plus souvent des sonnets, divisé en trois livres selon l'ordre chronologique des événements relatés dans les quatre évangiles.

Outre quelques maladroites vénielles dans la versification, un lecteur critique pourra trouver çà et là dans ce recueil quelques affirmations douteuses du point de vue biblique ou théologique. Ainsi, le sonnet I,16 met dans la bouche de saint Pierre s'adressant à Jésus des paroles qui semblent curieusement amnésiques si on les rapproche du texte évangélique : « Quand tu le commandas, je marchai sur les ondes / D'un étang orageux large comme une Mer / Sans point de crainte d'abîmer / Au fond de ses vagues profondes ». Il s'agit clairement d'une allusion à l'épisode relaté en saint Matthieu (14,22-33), mais l'on ne peut pas dire que dans le texte biblique, saint Pierre brille par son intrépidité : « Voyant le vent, il prit peur et, commençant à couler, il s'écria : 'Seigneur, sauve-moi !' » (v. 30). Certes, les évangélistes n'occultent pas la présomption du prince des Apôtres, qui renie son Seigneur après avoir fanfaronné ; mais saint Pierre serait-il vantard au point de réécrire le passé au mépris de la vérité ?

Du point de vue de la théologie dogmatique, le poème I,26 insinue étrangement la corruptibilité du cadavre du Christ, à rebours de toute la tradition fondée sur le discours de saint Pierre à la Pentecôte (Actes 2,25-31), qui reprend et réinterprète le psaume 15 : « Tu ne laisseras pas ton saint voir la corruption. » Certes, le cœur du propos n'est pas le devenir de la chair du Christ dans l'obscurité du tombeau ; la pointe conclusive du poème réside bien plutôt dans une analogie peu flatteuse pour les croyants : comme les vers mangent les cadavres, les chrétiens mangent le corps du Christ dans l'eucharistie. Mais cette pointe elle-même fait peu de cas de la théologie classique de la transsubstantiation : le pain eucharistique, selon cette doctrine, ne devient pas le corps mort du Christ, comme s'il s'agissait de répéter la crucifixion

et la mise au tombeau dans la célébration du sacrement ; le pain devient bien au contraire présence du corps crucifié, ressuscité et glorifié du Christ vivant aujourd'hui.

Sans surprise, l'auteur propose dans nombre de ses poèmes une compréhension doctrinale du sacrifice de la croix qui rappelle le célèbre sermon de Bossuet pour le Vendredi Saint 1660, tout rempli de l'idée d'une substitution de Jésus-Christ aux pécheurs, en vue d'apaiser le courroux du Père qui se déchaîne sur le Fils en une juste vengeance pour toutes les impiétés des hommes. Quoique assez répandue chez les auteurs catholiques français du XVII^e siècle, cette théologie de la substitution, digne du cantique *Minuit, chrétiens*, est plus proche de l'enseignement de Jean Calvin que des doctrines plus traditionnelles de la satisfaction élaborées par la scolastique médiévale, comme l'a bien montré le père Jean-Hervé Nicolas (*Synthèse dogmatique*, Paris / Fribourg, 1985, pp. 501-502).

Ces réserves étant faites pour les besoins de la critique, il faut dire en toute franchise que les *Essais de méditations poétiques* du frère Zacharie forment une œuvre cohérente et originale, non dénuée de puissance évocatrice, où un authentique talent poétique, une science théologique globalement sûre et un désir constant d'œuvrer au bien spirituel du lecteur se prêtent mutuellement concours. Il est incontestable que les *Essais de méditations poétiques* sont une belle, voire une très belle réalisation de la poésie religieuse française du XVII^e siècle.

Malheureusement, l'œuvre du frère Zacharie ne bénéficie pas, dans ce volume, d'une édition à la hauteur de sa qualité et de son intérêt. L'introduction de Lance Donaldson-Evans (pp. 9-51), de toute évidence, n'a pas été relue ni corrigée par un lecteur francophone. Il en va de même pour les notes infrapaginales sur le texte du frère Zacharie. De ce fait, la contribution de l'éditeur abonde en coquilles, en formules maladroites ou incorrectes et en anglicismes. L'on est ainsi surpris d'apprendre que frère Zacharie « éparpillait ses poèmes d'autres références érudites » (p. 13) ; l'on frémit en découvrant une légère différence de mise en page entre l'édition de Paris (1659) et l'édition de Lyon (1660), « bien que la pagination [...] est pareille ». La « préoccupation avec les Turcs » (p. 21) nous vient tout droit de l'anglais, comme l'usage transitif et fautif en français du verbe contraster (« Le disciple renégat est contrasté avec Pierre », p. 22 ; « en contrastant l'humilité du Christ avec le comportement égoïste du roi typique », p. 33 ; le Bon Larron « est comparé et contrasté avec Adam », p. 39 ; le porphyre est « une espèce de marbre dont la dureté est contrastée avec ce que le poète considère la mollesse de Pilate » [sic], p. 222, note 1 ; et d'autres occurrences encore). L'on s'étonne que le Christ ait été « capté » (p. 26) plutôt que capturé ; et l'on rit de bon cœur en lisant que le poète s'inspire de la « Chanson des chansons » (p. 89, note 2) plutôt que du Cantique des cantiques.

Hélas, la liste pourrait être cruellement allongée. Mais il faut aussi souligner des défaillances d'un autre type. Commençons par le moins grave : des incohérences orthographiques. Ainsi, Lance Donaldson-Evans justifie sa décision de moderniser l'« orthographe » (*sic*, p. 17 ; il est vrai que cette forme archaïque est attestée, mais elle ne convient guère au propos !) « pour rendre ce beau texte aussi accessible que possible au lecteur » (*ibid.*) ; soit, mais dans ce cas, pourquoi laisser systématiquement « lors que » et « puis que », plutôt que de les remplacer par « lorsque » et « puisque » ? À l'inverse, la graphie « encor » doit être conservée pour des raisons de métrique, et non pas remplacée par « encore ».

Il faut noter aussi des erreurs de diverses sortes. Par exemple, les *Essais* de Montaigne ont été mis à l'index en 1676 et non en 1666 (p. 11). Publiés en 1659, les *Essais de méditations poétiques* n'ont pas été « rédigé[s] au milieu du règne de Louis XIV ». Il est herméneutiquement inexact de parler de « syncrétisme » (p. 31) à propos de la réinterprétation christologique de telle ou telle figure de la mythologie gréco-romaine – en l'occurrence, Prométhée. En note du beau sonnet I,21, sur la grâce donnée à Pierre et à Judas, Lance Donaldson-Evans fait dire au poète le contraire de ce qu'il dit réellement (p. 81, note 2 : « C'est la grâce divine qui lui manque » [à Judas], à comparer aux vers 5 et 6 : « Mais Judas plus que l'autre a reçu de secours, / Pour détourner son cœur du dessein qu'il rumine »).

En fait, l'éditeur manque de fermeté et de précision dans sa culture théologique et spirituelle. Le sonnet III,124, bien loin de « nous donne[r] une explication inhabituelle de la mort du Christ, qui est représentée comme une bataille entre deux lutteurs » (p. 46), développe une image très classique que l'on trouve, par exemple, dans la séquence de la messe du jour de Pâques, *Victimae paschali laudes* : « *Mors et Vita duello conflixere mirando. Dux vitae mortuus regnat vivus.* » Contrairement à ce qui est affirmé p. 80, note 3, l'image du Christ médecin se trouve dans les Évangiles, elle est même suggérée par Jésus en personne : « Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades » (Matthieu 9,12 et parallèles).

Le propos de Lance Donaldson-Evans est trop souvent allusif, les sources sont ignorées. Par exemple, quelle est la « tradition qui identifie le phénix avec le Christ » (p. 34) ? Le Bon Larron « était l'objet d'une grande dévotion parmi les pères de l'Église qui le traitaient [...] de Confesseur et même d'Apôtre » (*sic*, p. 39), mais aucun texte n'est cité à l'appui. Le parallèle entre Adam et le Christ est évidemment d'origine paulinienne (lettre aux Romains, chapitre 5), mais ce n'est pas dit (p. 39). « Les Pères de l'Église, tel saint Grégoire le Grand », auraient inventé une apparition, non consignée dans les Évangiles, de Jésus ressuscité à sa mère ; peut-être, mais le lecteur est en droit d'attendre une citation. Inversement, le seul

auteur patristique cité en note dans l'introduction est Arator (p. 33, note 1), dont on ne peut pas dire qu'il figure parmi les écrivains chrétiens antiques les plus illustres. Pourquoi ne citer que lui, plutôt que d'autres plus connus là où on les attendrait ?

Enfin, l'on chercherait en vain, dans les quarante pages d'introduction rédigées par l'éditeur, une quelconque problématique, littéraire, théologique ou historique. Il ne s'agit finalement que d'un survol de l'ensemble du recueil, qui frise plus d'une fois la paraphrase. À ce compte-là, mieux vaut aller directement aux poèmes pour les goûter, plutôt que de s'embarrasser de l'introduction et des notes. Frère Zacharie méritait mieux, sans doute, mais l'avantage est que l'on dispose désormais, grâce à ce livre, d'un outil pour, justement, faire mieux, de manière à rendre justice à la belle poésie de ce poète en habit franciscain. Aussi peut-on sincèrement remercier Lance Donaldson-Evans d'avoir rendu ces poèmes spirituels plus faciles d'accès, à défaut d'avoir su en proposer une édition convaincante.

David GILBERT